

Trois rendez-vous avec Brassens

PAR RENE BOURDIER

II

En scope

— **Q**U'EST-CE qu'ils veulent, ces mecs-là ? C'est tes journalistes, quoi, dis-le ouais...

Bon, asseyez-vous, mais oui, là. Asséo leur avait dit de venir vers les trois heures, pour le dessert. Il est trois heures, nous en sommes tout juste aux hors-d'œuvre, et Brassens, on dirait que ça le gêne. Il fait son bourru :

— *T'as pas fini de me faire bosser, non ? Télévision, radio, journalistes...*

Asséo (1) se marre, bien entendu. Et Louis Nucera, son adjoint, autant dire son complice, en rajoute, avec ses francs rires. Alors, Brassens aussi rigole. Qu'est-ce qu'il disait, Brassens, tout à l'heure ? Il parlait de la Chine. Avec sérieux. Avec inquiétude. La violence, il aime pas. Ces millions d'aveugles lancés dans les rues lui font peur. La guerre civile, la guerre tout court, on est bien obligé d'y penser... et le marxisme, dans tout ça, qu'est-ce qu'il va devenir ? Il pointe le majeur de sa main gauche vers Nucera : *Quoi, j'ai pas raison !* Il se tasse un peu : *J'ai failli devenir communiste, j'étais fait pour ça.* C'est peut-être à ce moment-là qu'il a raconté également pourquoi il n'a « pas fait comme tout le monde », à la libération de Paris — pourquoi il n'est pas entré dans la résistance. L'épisode de l'Allemand abattu — *Un vieux, il sortait de la boulangerie* — et celui des femmes tondues — *« Dépêchez-vous, messieurs-dames, le spectacle commence dans un quart d'heure ».* C'était trop dégueulasse !

Mais peut-être (on ne respecte pas toujours l'ordre après coup), peut-être ses réflexions avaient-elles plutôt débouché sur le journalisme (*J'ai été journaliste un an. Avec des copains, on voulait réformer la presse, la presse pourrie, comme on disait... Tu te rends compte ! L'autre est aussi pourrie. Oui, vous êtes pas d'accord, je sais bien, mais regardez un peu les canards. Moi, je les regarde, je les lis...*) — ou sur ce qu'il aurait aimé faire s'il n'avait pas été chanteur :

— *On me pose souvent la question. Et je n'ose pas dire la vérité : si j'étais pas chanteur, c'est voleur que j'aurais été. Pas un escroc, ni un assassin, je ne me vois pas en train de butter un mec, non, mais voleur, oui, piquer du fric...* Il promène son œil innocent sur l'assistance : *Ça doit être bath.* L'œil, pas si innocent, désapprouve.

Les propos de table, qui peut se vanter de les diriger à sa guise ? Je cite le nom de Mac Orlan, et Asséo raconte l'histoire du chat de Mac Orlan — il la raconte comme Mac Orlan qui fabule énormément la raconte : en gros, parce que ce serait très long à dire ici, le chat du vieux Mac et la chatte du restaurateur chez qui celui-ci prend ses repas du midi, s'aimaient d'amour tendre. La chatte est morte, le chat s'est éteint trois jours après. Brassens a tout de suite le mot qu'il faut : *Ils avaient le même âge, quoi !* Après rires : *C'est une belle histoire, mais elle n'est pas vraie. On n'a jamais vu des bêtes mourir d'amour ! Des chats mourir d'amour ? Les hommes, oui...* Et, inattendue, cette petite phrase mâchonnée, bougonnante, touchante : *J'avais un copain, le con, il est mort...* Il s'ébroue : *Chaque fois que je perds un ami, je meurs.*

(1) André Asséo est chef du service « Relations Extérieures » chez Philips, qui édite les disques de Brassens.

Asséo tient à son histoire. Et du chat de Mac Orlan il passe au « petit chien grand comme ça qui, élevé parmi cinquante-trois chats, avait appris leurs manières de chats, et jusqu'à leur façon de s'exprimer : il miaulait ». *Ce n'est pas possible*, dit Brassens avec une emphase comique. *Ou tu me prends pour un con, ou je suis un con !* Je vois bien le but que poursuit André, et Brassens le voit comme moi : ils jouent le même jeu, avec le faux sérieux des Méditerranéens disputant d'un point de pétanque litigieux. Puis le « rationaliste » (comme dit Nucera, qui ajoute toujours : « Tu me déçois beaucoup, Georges. Moi qui te croyais poète... »), le rationaliste Brassens met le point final à ces divagations : *J'ai eu neuf chats, trois chiens, des canards et des rats. Il prend son temps : Des rats blancs. Tout ça vivait en paix. Il n'y avait de discussions que pour la bouffe, parfois...*

C'est à propos de la télévision qu'ils s'accrochent un peu plus tard, tous les trois, les deux Niçois et lui, le Sétois. *J'ai l'air de quoi, moi ? Vous parlez d'une chose que je connais pas, que j'ai pas vue, et j'ai plus qu'à fermer ma gueule. Je suis comme les mômes qui ne l'ont pas, la télévision. Les autres les traitent comme des déshérités de la nature — ceux qui ont une bosse, ou qui portent des lunettes. On se fout d'eux, et ils en souffrent. On les abandonne dans leur coin. Ils sont des abandonnés. Et c'est terrible, pour un gosse, d'être tenu à l'écart.*

Quand je le quitterai, dans la soirée, il remarquera que le poil de ma moustache est plus gris que celui de la sienne. Me demandera mon âge, et si je « sens » cet âge. Non.

Il dira alors :

Moi non plus. Evidemment, de visage, je porte mes quarante-cinq ans. Mais d'intérieur, je suis resté le même. Je ne vois pas de différence. C'est vrai, à condition de n'y pas regarder de près. Car l'intérieur d'un homme qui a parcouru plus de la moitié de son chemin porte généralement des traces de meurtrissures, d'écorchures, de blessures, de fissures.

C'est seulement depuis que les miens [ses parents] sont partis que je me sens vraiment près d'eux. Il me livre son visage nu : Vous me croyez, oui ? Je ne fais rien de sérieux sans demander conseil à ma vieille.

Ma vieille... La pudeur de Brassens, c'est ça : le mot qui maquille, le mot cache-mot sans lequel ses sentiments ne mettraient jamais le nez à la fenêtre. Nucera parle de Georgette Lemaire. Je rapporte à Brassens les propos qu'elle m'a tenus la veille sur lui, et qu'elle n'en est pas revenue, comme elle dit, d'avoir été choisie par un aussi grand artiste pour tenir dans son programme la place tellement désirée de « vedette américaine ». Et Nucera raconte qu'elle a bondi quand on lui a dit qu'un hebdomadaire à tapage voulait faire sa première page sur cet événement en lui donnant pour titre : **GEORGES BRASSENS DONNE SA CHANCE A GEORGETTE LEMAIRE.**

« Et tu sais ce qu'elle a dit, la gosse ? Elle a dit : *Non !, je ne veux pas qu'on mêle Monsieur Brassens à toutes ces histoires !...* »

Brassens : *La bougresse ! Elle a dit ça ?* Un court silence, comme s'il écoutait une petite musique intérieure. Puis, avec la tendresse bourrue de l'ours qu'il n'est pas : *C'est bien.*

Le voilà disposé à parler travail. Au confrère : *Bon, allez-y je vous écoute. Inquiet : Qu'est-ce qu'il a préparé comme questions ! Vous n'allez pas me les poser toutes !*

Sûr que non. Le jeune homme confesse qu'il a regardé le « dossier » avant de venir, et que ces questions... *Quoi ? Quel dossier ? Je voudrais bien le voir, qu'est-ce qu'il doit y avoir comme conneries, dans votre dossier.*

Et ça commence, bien sûr : « Georges Brassens, on dit que... », « Georges Brassens, on prétend que... » — et ça lui fait le même effet qu'au taureau à qui on pose des banderilles. Il s'ébroue, il proteste, il râle. « Vous ne vous renouvelez pas, on lui dit, vous utilisez toujours les mêmes thèmes... ».

— *J'utilise, j'ai toujours utilisé tous les thèmes qui existent. L'amour, la mort, la guerre, la nature, l'amitié. Si vous voulez que je vous parle de la patrie, non. Toujours les mêmes thèmes ! Citez m'en un autre que ceux-ci, et je vous fabrique tout de suite une chanson...*

Il n'est qu'à demi indigné. Vous avez vu ça dans votre dossier !... Des conneries, toutes celles qu'on a pu écrire sur Brassens, depuis quinze ans... Qu'est-ce que vous entendez par l'actualité ? La guerre du Vietnam, oui, on me reproche de ne rien écrire sur la guerre du Vietnam. C'était la même chose pour l'Indochine, et pour l'Algérie, et pour la Corée. Non, je n'écris rien sur les guerres locales, j'ai écrit contre la guerre en général. Une pause. Un bon rire. Remarquez qu'on ne m'a pas toujours compris. « Les deux tontons », par exemple... Qu'est-ce que vous voulez que j'y foute ? C'est ça, la guerre.

La crise du music-hall, il explique posément qu'il en a toujours entendu parler. D'ailleurs, la chanson n'est qu'une petite partie des variétés, elle n'est pas tout le music-hall. La crise de la chanson, alors ? Il y a toujours eu des mauvaises chansons. Elles étaient moins connues que maintenant, voilà tout. Les bonnes aussi, d'ailleurs. Ce que c'est qu'une bonne chanson ? Il donne son point de vue, — mon point de vue personnel, insiste-t-il — en quelques phrases. Après quoi, et je ne sais trop pour quelles raisons — parce qu'il ne chante pas assez souvent, je crois, peut-être aussi parce qu'il ne présente pas de nouvelles chansons à Bobino — on lui demande s'il n'a pas le sentiment de « voler son public » ?

— *Il a dit : voler mon public ! Ce n'est qu'une feinte, un courroux galéjeur. Je ne le vole pas. Je lui montre mes chansons et je lui laisse un disque sur lequel il peut les écouter. Je pourrais évidemment, chanter tous les jours, pendant une année ou deux. Gagner beaucoup d'argent. Beaucoup plus qu'en travaillant trois mois par an. Notez bien que je ne suis pas à plaindre. Je gagne pas trop mal ma vie. Je peux me payer du superflu, si j'en ai envie.*

— Tu pourrais même t'offrir une Cadillac, glisse sournoisement un des compères.

Pas demain la veille, merci ! Ça ne lui va pas au teint, ces grands machins rose bonbon ou fraise écrasée. Je suis monté une fois dans une de ces bagnoles, celle d'un copain, eh bien, soyez sûrs, je n'étais pas à l'aise, j'étais un autre homme. Il rit : C'est tellement vrai que des jeunes, sur le trottoir, voulaient m'empêcher de monter. Tu les aurais entendus : « Vous n'allez pas rentrer là-dedans, monsieur Brassens, vous balader là-dedans ? » J'ai dû leur dire que la voiture n'était pas à moi ; ils auraient fait un malheur.

Nous sommes revenus au « dossier ». Malheur ! Pour le dossier, Brassens est misanthrope. Et misogynne ! Non ? Votre dossier n'est pas vraiment complet... Il a besoin de secours. Misanthrope, moi ? Alors que je pratique volontiers la philanthropie. André donne des exemples, cite des cas. Le confrère capuchonne son stylo, le glisse dans sa poche. Brassens respire.

Le boulot est fini.

On peut se remettre à parler de n'importe quoi. De l'Académie française ? Pagnol et Kessel ne sont plus seuls à penser que le bicorné irait bien au compagnon de maître François. Il y a maintenant Druon et, dit Nucera, aussi Lep...

— *Foutez-moi la paix avec votre Académie. Est-ce que j'ai une gueule d'académicien !*

— C'est pas une question de gueule. Tu y entreras, tu finiras par y entrer. Et on se cotisera pour t'offrir l'épée...

Il rit. Et je ne suis pas sûr que ce rire n'exprime une certaine détresse.

On n'est jamais sûr d'avoir sa paix assurée...

Les Lettres Françaises

19 janvier 1967